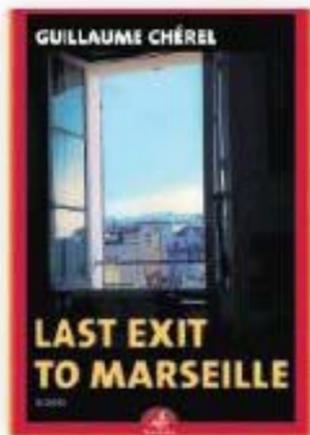




ROMAN Balade, nez au vent et cœur à gauche, dans la cité phocéenne



Last Exit to Marseille,
de Guillaume Chérel,
éditions Gaussen,
272 pages, 19 euros

Une pincée de polar, un zeste de rêverie, une bonne poignée d'humanisme : le nouveau roman de Guillaume Chérel se balade dans les genres littéraires comme dans Marseille, où se passe cette nouvelle aventure de Jérôme Beauregard, son double de papier. Car Jérôme Beauregard vit désormais, comme l'écrivain, dans la cité phocéenne. Comme l'écrivain, il est immense, adore Rahan, le fils des âges farouches, et n'a pas l'intention de perdre sa vie à la gagner. Comme Guillaume Chérel, Jérôme Beauregard est à la fois fasciné par Marseille et

inquiet de ce qui s'y passe, socialement. Alors, quand un de ses vieux potes décède d'une overdose d'héroïne, rongé par la culpabilité, il décide de mener l'enquête. Et convoque le fantôme de Jean-Claude Izzo, l'auteur de la trilogie marseillaise de Fabio Montale (*Total Khéops*, *Chourmo* et *Solea*), décédé en 2000. Beauregard lui explique, à lui le Marseillais d'origine, ce qu'il voit, dans une ville qui se gentrifie en sacrifiant ses habitants les plus humbles. Il mâche son cigare aux terrasses de café en discutant avec des gens de son quartier, file en tripoteur dans les quartiers Nord assurer un rôle d'éducateur social pour continuer à mener ses investigations, déambule le nez au vent dans Marseille, et décrit sa sidération. Jérôme Beauregard recense les règlements de comptes liés à la drogue dans la ville, dont il

montre aussi la saleté, la pauvreté organisée dans l'indifférence générale. Tout ce qui crée, au final, une dangereuse économie parallèle et un effet de Cocotte-Minute sociale.

Guillaume Chérel a adopté Jérôme Beauregard depuis qu'il est écrivain. Il le fait se promener de la région parisienne (*les Enfants rouges*) à l'île de La Réunion (*la Femme qui mangeait des fleurs*), en passant par la Mongolie (*Cadavres, vautour et poulet au citron*)...

Sa plume est légère, mais le propos est souvent grave, comme dans *Last Exit to Marseille*. Et si l'on y rit, parfois, on ne peut s'empêcher, aussi et surtout, de sentir l'émotion, l'engagement à gauche et, pour la première fois aussi, le chagrin de l'écrivain passer à travers son personnage. ■

CAROLINE CONSTANT